

Richard Giguère

TRADUCTION LITTÉRAIRE ET «IMAGE»
DE LA LITTÉRATURE AU CANADA
ET AU QUÉBEC

Il importe que je fasse quelques mises au point avant de commencer mon exposé. D'abord le titre et le contenu de ma communication ont été quelque peu modifiés par rapport à ce qui est annoncé au programme du colloque. Je me suis aperçu que je ne pouvais pas parler de la traduction littéraire de l'anglais au français sans aborder le corpus traduit du français à l'anglais, les deux étant plus ou moins interdépendants dans ma façon de voir les choses. Je dois dire aussi que ma façon de voir les choses justement, ma vision de la traduction est celle d'un critique et d'un historien de la littérature et non d'un traducteur. Enfin sans les données statistiques et les listes qui ont été aimablement mises à ma disposition par Catherine Berg et John O'Connor et sans la bibliographie de Philip Stratford, mon travail de compilation aurait été impossible. Je tiens donc à les remercier.

Depuis les années soixante et surtout depuis les années soixante-dix, époque qui marque le début d'une politique de la traduction plus ou moins planifiée (par le Conseil des arts entre autres), il se dégage petit à petit un pattern, un modèle dans le domaine de la traduction littéraire au Canada et au Québec. Ce modèle est le suivant : il s'agit, *d'une part*, de traduire les romans, les récits, les recueils de contes ou de poèmes, les pièces de théâtre et les essais marquants de la production courante (selon des critères de succès commercial ou critique et de prestige symbolique plus ou moins définis) et, *d'autre part et en même temps*, de faire un retour en arrière et de traduire les œuvres marquantes du passé, ce qu'on appelle les «classiques» d'une littérature (selon des critères d'historiens ou de critiques littéraires plus ou moins définis encore). *En principe*, plus la traduction littéraire sera une activité dynamique et efficace, mieux le modèle fonctionnera. En contrepartie, moins la traduction sera active et efficace, moins le modèle sera suivi.

Cela est la théorie. Il s'agit maintenant de voir ce qui se passe dans la pratique. Je tenterai d'appliquer le modèle aux quatre genres littéraires traditionnels (selon les divisions de la bibliographie de Stratford : poésie, roman, théâtre, essai) et de voir le tableau d'ensemble, *l'image* d'une littérature qui se dégage de cette traduction considérée selon les

genres. Ce qui m'intéresse en fin de compte, c'est la vision qu'on se fait de la littérature canadienne et québécoise *via* le corpus «littéraire» traduit. J'aurais aimé accorder une place particulière aux différentes instances qui façonnent cette vision (éditeurs, traducteurs, Conseil des arts et rôle des comités de sélection des œuvres à traduire), mais le temps et surtout l'espace m'ont manqué. Je tenterai donc de cerner cette *image* en me basant sur des données statistiques, mais en étant conscient que les statistiques ne disent pas tout. Il faut tenir compte aussi de l'évolution de la traduction littéraire au Canada et au Québec, du contexte historique, culturel et idéologique dans lequel elle s'insère.

La Poésie

Étant donné le petit nombre de recueils individuels traduits dans les deux langues, j'ai décidé d'inclure les anthologies de poésie et j'ai compilé également les statistiques de la revue *Ellipse* (1969-1981).

De l'anglais au français, il n'y a que quelques recueils des années soixante (L. Cohen, D. Lee, J. R. Colombo) et un seul des années soixante-dix (B. Callaghan) qui ont été traduits. Avant les années soixante, un livre de Robert Service (1907) a été traduit et il existait en 1979 deux projets de traduction des poèmes de E. J. Pratt et de Earle Birney chez VLB éditeur. Le total est plutôt mince : 6 poètes et 9 livres, dont 3 recueils de Cohen traduits et publiés en France.

Du français à l'anglais, les chiffres sont deux et même trois fois plus importants : 18 poètes et 26 recueils (il serait peut-être plus juste de parler de 21 recueils, car les plaquettes publiées par Jean Beaupré et Gael Turnbull contiennent entre 6 et 9 poèmes traduits seulement). Des 18 auteurs, 14 sont des poètes des années quarante, cinquante et soixante : 4 sont de l'Hexagone (Giguère, Hénault, Miron, P.-M. Lapointe), 3 font partie de ceux que G. Marcotte appelle «les aînés» (S.-D Garneau, A. Hébert, Grandbois) et 4 autres sont des années soixante (P. Chamberland, Juan Garcia, N. Brossard et C. Cloutier). En fait, 12 poètes sur 18 ont publié au moins un recueil aux Éditions de l'Hexagone. Si l'on remonte avant les années quarante, seuls Fréchette et Nelligan ont été traduits; à l'opposé, dans les

années soixante-dix, il y a deux jeunes auteurs, Roger des Roches et Lucien Francoeur. De loin, les poètes québécois les plus traduits en ce qui concerne les recueils individuels sont S.-D. Garneau (4 titres) et A. Hébert (3) suivis de R. Marteau (3), P.-M. Lapointe (2) et R. Giguère (2). Il y a comme un grand vide de Nelligan à S.-D. Garneau et les jeunes poètes des années soixante-dix commencent à peine à faire l'objet de traductions. Si l'on additionne les recueils des «aînés» et ceux des auteurs de la génération de l'Hexagone, on constate qu'il s'est fait trois fois plus de traductions de ces poètes que de tout autre groupe en poésie québécoise.

Les anthologies québécoises traduisant des poètes canadiens sont tellement rares qu'il ne vaudrait pas la peine d'en parler si ce n'était du recueil de 1975 où J. Brault «non-traduit» six poèmes de M. Atwood et huit de G. MacEwen. P. Stratford note également un choix de textes de G. Cartier dans *Liberté 60* qui comprend un poème traduit de Layton, Dudek, Anne Marriott, P. K. Page, Souster et Jay Macpherson.

J'ai retenu pour mes statistiques du français à l'anglais 6 anthologies *entièrement* consacrées à des poètes québécois – celles de G. Ross Roy, J. Glassco, F. Cogswell (2), F. R. Scott et N. Brossard – et 13 anthologies *partiellement* consacrées à des poètes québécois. Dans les deux cas, la grande majorité des anthologies a été publiée dans les années soixante-dix. Les deux tiers des 75 poètes du premier groupe d'anthologies sont de la période 1950 à 1980, mais les noms qui reviennent le plus souvent sont les «aînés» (surtout Garneau et A. Hébert, puis Grandbois et R. Lasnier) et les poètes de la génération de l'Hexagone (Giguère en premier lieu, puis Hénault, Pilon, Ouellette, G. Lapointe, J. Brault et J. Godbout). Viennent tout de suite après DesRochers, C. Cloutier, S. Paradis, Chamberland et Major. Si ce n'était de l'anthologie préparée par N. Brossard pour Coach House Press, il n'y aurait pratiquement aucun poète des années soixante-dix. La période 1900-1940 est représentée par 14 poètes (sur 75) et l'entre-deux-guerres par 8 auteurs seulement. Il y a 16 femmes parmi ces poètes dont 10 dans les années soixante et soixante-dix, 6 dans l'anthologie de N. Brossard.

Près des deux tiers des 45 poètes du deuxième groupe d'anthologies sont des années cinquante et soixante. Les noms qui reviennent le plus souvent sont Nelligan, les «aînés»

Garneau, A. Hébert, Grandbois et des poètes de la génération de l'Hexagone (Hénault, Giguère, Pilon, Trottier). Il y a 6 poètes du XIX^e siècle, 9 de la période 1900-1940, dont 4 seulement de l'entre-deux-guerres et aucun représentant de la jeune poésie des années soixante-dix.

Pour conclure sur les anthologies, les tendances rencontrées en ce qui concerne les recueils traduits du français à l'anglais sont renforcées : les *douze poètes québécois les plus traduits* sont les 4 «aînés» et 7 ou 8 poètes de la génération de l'Hexagone, soit la période qui va de 1940 à 1965 environ. Le XIX^e siècle a une part très mince, 4 ou 5 poètes et toujours les mêmes (Crémazie, Fréchette, Chapman, Lemay). Les lacunes des années 1900-1940 sont moins évidente que dans les recueils, mais la période de l'entre-deux-guerres est toujours sous-représentée : 3 ou 4 poètes qui ne reviennent d'ailleurs pas d'une anthologie à l'autre, DesRochers, Narrache, Choquette et S. Routier. On n'y trouve aucune trace des autres poètes du romantisme féminin des années trente, de Loranger ou de Clément Marchand. Les femmes sont plus nombreuses que dans les recueils traduits (entre 15 % et 20 % du total) et cela plus on avance dans le temps vers les années soixante-dix.

Le grand mérite d'*Ellipse*, si on compare la revue aux quelques recueils ou anthologies traduisant des poètes de l'anglais au français, c'est de présenter un nombre et un choix de textes substantiels de poètes canadiens : 50 auteurs en 27 numéros (ou 23 parutions) publiés de 1969 à 1982. Si l'on répartit ces poètes par décennie – celle où ils ont respectivement publié leur premier recueil –, on se rend compte que leur nombre augmente régulièrement des années vingt aux années soixante-dix : 1920 (2 poètes); 1930 (1); 1940 (7); 1950 (8); 1960 (14) et 1970 (18). Mais ces chiffres donnent un tableau d'ensemble quelque peu biaisé des poètes canadiens traduits par *Ellipse*. Une image plus nuancée se dessine si l'on retient, d'une part, les numéros qui présentent seulement deux auteurs (un poète canadien et un poète québécois) et, d'autre part, les numéros thématiques.

Les numéros d'auteurs se classent de la façon suivante si l'on place toujours les poètes par décennie :

1920 :	2	(Ross et Glassco)
1930 :	½	(Gustafson)

1940 :	5	(Layton, Page, Purdy, Smith, Souster)
1950	2	(Cohen et Jones)
1960 :	3	(M. Atwood, G. MacEwen, Newlove)
1970 :	0 ¹	

Il est évident que les poètes des années quarante, cinquante et soixante sont privilégiés avec 10 numéros d’auteurs sur 12 (dont 3 femmes). Quant aux 7 numéros thématiques (j’exclus le numéro spécial sur la traduction), ils traduisent presque exclusivement des poètes des années soixante et soixante-dix. Je parle des numéros portant sur *Octobre*, *Young Poetry*, *Maritime Poetry*, *Concrete Poetry*, *Open Letter* et *Township Poets*. Si l’on retient le nombre de poèmes traduits pour chaque auteur, les poètes des années quarante, cinquante et soixante sont nettement favorisés grâce aux numéros d’auteurs : si l’on retient plutôt les numéros thématiques, ce sont les poètes des années soixante et soixante-dix qui sont en vedette. Il y a donc un certain équilibre qui s’établit entre les deux genres de numéros quoique tout compte fait, les numéros d’auteurs étant plus nombreux, la période 1940 à 1970 est la mieux représentée. Surtout si l’on songe aux lacunes des années 1900 à 1940 : Ross, Glassco et Gustafson sont traduits, mais il manque toujours des poètes comme E. J. Pratt, Dorothy Livesay et A. M. Klein.

Du français à l’anglais, l’éventail des poètes québécois traduits par *Ellipse* est beaucoup plus diversifié que dans les recueils individuels et, bien sûr, le nombre de poèmes traduits par auteur est plus important que dans les anthologies. Encore ici, plus on avance dans le temps, des années vingt à aujourd’hui, plus le nombre de poètes augmente. Les chiffres sont assez stables dans les décennies vingt (3), trente (2) et quarante (3), mais ils doublent dans les années cinquante (8) et soixante (14) et augmentent encore dans les années soixante-dix (20). Si l’on retient les numéros d’auteurs, la répartition se fait comme suit :

1920 :	2	(Loranger et DesRochers)
--------	---	--------------------------

¹ Bien sûr, on peut argumenter ici que Glassco a publié plus de poésie dans les années cinquante et soixante même si son premier recueil date de 1928, que Purdy est vraiment un poète des années soixante et soixante-dix, que Smith publie ses premiers poèmes dans les années vingt, etc. Mais ces réaménagements ne changeraient guère le tableau d’ensemble.

1930 :	1	(Grandbois)
1940 :	3	(Hénault, P.-M. Lapointe, R. Lasnier)
1950 :	5	(Miron, Ouellette, Giguère, Lalonde, Brault)
1960 :	3	(Chamberland, M. Garneau, Langevin)
1970 :	0	

Les années et les auteurs les mieux représentés (11 numéros d’auteurs sur 13) sont, de 1940 à 1970, les «aînés» et les poètes de l’Hexagone ou ceux plus ou moins rattachés à l’Hexagone. Les numéros thématiques traduisent presque exclusivement des poètes des années soixante et soixante-dix.

Tout compte fait, les numéros d’auteurs étant deux fois plus nombreux que les numéros thématiques, les poètes les plus traduits sont ceux des années cinquante et soixante et surtout la génération de l’Hexagone (le groupe restreint de Hénault, Lapointe, Miron, Ouellette, Giguère, Lalonde, ou élargi avec Brault, Langevin, Chamberland). La période de l’entre-deux-guerres est peu représentée (Loranger, DesRochers) si l’on pense à des absents comme Choquette, Medjé Vézina, Jean Narrache ou Clément Marchand². De même, sans remonter au XIX^e siècle, on peut dire que le groupe Morin-Chopin-Delahaye-Dugas pourrait faire l’objet de numéros d’auteurs ou d’un numéro thématique.

En somme, en ce qui a trait à la traduction poétique du français à l’anglais, le modèle que j’ai présenté au début fonctionne assez bien. Les poètes des années quarante, cinquante et soixante sont en majorité traduits et les jeunes auteurs des années soixante-dix commencent à l’être. Le retour en arrière pour traduire les «classiques» d’avant les années quarante est en général peu pratiqué et il y a encore des lacunes à combler. De l’anglais au français, le modèle ne fonctionne pas beaucoup, car, si ce n’était d’*Ellipse*, la traduction des poètes canadiens n’existerait à peu près pas au Québec.

² Il manque aussi S.-D. Garneau et A. Hébert, mais il s’agit d’omissions volontaires, car les deux ont été abondamment traduits dans les recueils et les anthologies de poésie.

Le Roman

En ce qui concerne le roman, étant donné le nombre d’auteurs et de romans ou livres de contes traduits – de l’anglais au français, les chiffres sont huit à dix fois supérieurs à ceux de la poésie et ils sont quatre à six fois supérieurs du français à l’anglais –, je n’ai pas tenu compte des anthologies de prose. Au contraire de P. Stratford et de John O’Connor, j’inclus toutefois les livres pour enfants et adolescents dans mes statistiques.

Ces statistiques démontrent que de l’anglais au français, si l’on compare avec les chiffres de la bibliographie de Stratford, la traduction du roman a connu un dynamisme sans précédent de 1977 à 1981. Sur la soixantaine d’auteurs et les 115 œuvres traduits depuis le début, près de la moitié l’ont été les cinq dernières années. Toutefois, il faut signaler que 6 des auteurs les plus importants, S. Leacock (3), Mazo de la Roche (16), M. Lowry (7), A. Hailey (6), L. Cohen (2) et M. Richler (3), 6 auteurs donc et 37 œuvres ont été traduits et publiés en Europe. Cela réduit d’autant l’apport de la traduction québécoise et je n’ai pas calculé ici tous les autres romanciers qui ont vu une ou deux de leurs œuvres traduites en France, par exemple. Il faut quand même admirer le dynamisme d’une maison comme le C. L. F. dont les collections «Deux Solitudes» et «Deux Solitudes-Jeunesse» comptent aujourd’hui près de trente titres. Et d’autres maisons d’éditions (Québec/Amérique, Fides, Héritage, l’Étincelle, Stanké) publient des romans en traduction ou s’apprêtent à le faire.

Voici un tableau des romanciers canadiens traduits que je classe par décennies :

XIX ^e :	4	(Brooke, Haliburton, Kirby)
1900-20 :	2	(Leacock, Montgomery)
1920 :	2	(Mazo de la Roche)
1930 :	6	(dont Callaghan, Lowry, S. Ross)
1940 :	6	(dont MacLennan et W. O. Mitchell)
1950 :	12	(dont Davies, Hailey et Richler)
1960 :	15	(dont Cohen et M. Atwood, M. Laurence, A. Munro)
1970 :	14	(dont Rohmer, P. Watson et R. Wright)

Je note qu’il n’y a que 4 auteurs du XIX^e siècle et une dizaine (sur soixante) de 1900 à 1940.

Je note aussi que six romanciers seulement, les six traduits en Europe justement, comptent à eux seuls le tiers des titres traduits (40 sur 115). La collection des «Deux Solitudes» publie en grande partie les œuvres marquantes des années cinquante et soixante : 3 romans de Davies, 3 de M. Laurence, 2 de Callaghan, 2 de Richer. C'est ce qui explique que dans mon tableau la moitié des auteurs traduits sont des romanciers et des romancières des années cinquante et soixante. La tâche de rattraper le temps perdu et de traduire en priorité les «classiques» du roman canadien fait qu'on ne peut s'occuper en même temps des jeunes et des nouveaux romanciers.

Ma connaissance du corpus romanesque est plus limité que celle de la poésie, mais je risque quand même les conclusions suivantes au sujet de la production romanesque canadienne traduite en français. Pour le lecteur québécois, la sélection commence à être substantielle, mais elle est conservatrice. Je suis persuadé que la moyenne d'âge des romanciers canadiens traduits est supérieure à celle des romanciers québécois traduits en anglais. Ensuite, il y a un choix limité et pas très représentatif des auteurs les plus jeunes. Enfin, il y a encore des romanciers importants des années cinquante et soixante à traduire (E. Buckler, Matt Cohen, Tim Findley, Mavis Gallant, D. Godfrey, R. Kroetsch, Joyce Marshall, Ray Smith, Audrey Thomas, A. Wiseman), sans parler des autres œuvres de B. Moore, R. Davies, MacLennan ou Mitchell pas encore traduites. Je ne connais pas assez le roman canadien du XIX^e siècle ou des années 1900-1940 pour commenter ces périodes.

La première chose qui m'a frappé au sujet des romans et des romanciers québécois traduits en anglais est la suivante : pour à peu près le même nombre de romanciers traduits dans les deux langues (67 romanciers québécois et 60 canadiens), le nombre des œuvres traduites est supérieure du français à l'anglais (158 titres contre 115 dans l'autre sens, une différence du tiers). De plus, si on compare la production des années 1977-1981 avec les chiffres de la bibliographie de Stratford, on s'aperçoit que la traduction canadienne a été aussi dynamique que la traduction québécoise : les 24 romanciers québécois, surtout ceux des années soixante et soixante-dix, et la cinquantaine d'œuvres traduites se comparent assez bien aux 26 romanciers canadiens et à leur quarante œuvres. Il faut remarquer enfin qu'il y a des auteurs comme Hémon (5 titres) et Constantin-Weyer (4) et un certain nombre de titres

de G. Roy (4), M.-C. Blais (4), Lemelin (1), Ringuet (1), Fréchette (1) et quelques autres qui ont été traduits et publiés à Londres ou à New York. Mais toutes proportions gardées, le phénomène est moins important du français à l'anglais que dans le sens inverse.

Voici le tableau des romanciers québécois traduits :

XIX ^e :	6	(dont Laure Conan et Philippe Aubert de Gaspé)
1900-20 :	5	(dont Hémon, Groulx et Laberge)
1920 :	4	(dont Constantin Weyer et Marie LeFranc)
1930 :	5	(Harvey, Grignon, Desrosiers, Ringuet et Savard)
1940 :	6	(dont Guèvremont, Lemelin, Thériault et G. Roy)
1950 :	9	(dont Bessette, Ferron, A. Hébert et Langevin)
1960 :	22	(à peu près tout le monde : les plus connus : Aquin, Blais, Carrier, Ducharme, Godbout et les moins connus : J. Benoît, D. Giguère, Jasmin, W. Lemoine, A. Major et G. Archambault)
1970 :	11	(V.-L. Beaulieu et les plus jeunes : J.-Y. Soucy, D. Chabot, L. Caron, P. Turgeon)

De 1977 à 1981, il existe un bon équilibre entre le nombre de nouveaux romans d'auteurs déjà traduits (8 romanciers et 25 de leurs œuvres) et le nombre de romans écrits par des jeunes auteurs québécois (20 romanciers et 27 de leurs œuvres). Ce dynamisme de la traduction romanesque des cinq dernières années explique qu'on traduise même quelques auteurs québécois peu connus au Canada (L.-P. Desrosiers, L. Groulx, A. Laberge). Ce qui étonne le plus dans ce tableau, c'est que *les 12 romanciers les plus traduits*, sont à peu près tous des auteurs des années cinquante et soixante (Aquin, Beaulieu, Bessette, M.-C. Blais, Carrier, Ferron, Godbout, A. Hébert, Langevin, Lemelin, G. Roy, Thériault); ces 12 auteurs qui représentent 18 % des romanciers québécois traduits totalisent 71 titres ou 40 % des œuvres. (Les 3 romancières du groupe comptent à elles seules 33 romans traduits!)

Cela m'amène à parler de la nette domination des romanciers et des romancières des années soixante. Les 22 auteurs de cette décennie représentent le tiers de tous les romanciers traduits et leurs œuvres 40 % des titres. Si on élargit le champ aux auteurs des années

cinquante et soixante-dix, ces trois décennies comptent pour les deux tiers des romanciers et des titres traduits. Pourtant, il reste des lacunes à première vue difficiles à expliquer. Par exemple, le roman psychologique des années cinquante n'a à peu près pas été traduit (R. Charbonneau, A. Giroux, J. Simard, seuls un roman de R. Élie et les œuvres de Langevin ont fait l'objet de traductions). De même, on ne trouve aucune traduction de Jean-Jules Richard, Pierre Gélinas et Roger Viau. En fait, de 1977 à 1981, les décennies quarante et cinquante sont les seules où aucun «nouveau» romancier n'a été traduit (dans le contexte de la traduction, j'entends bien sûr par «nouveau» romancier un auteur connu au Québec, mais inconnu au Canada).

Pour conclure sur le roman, le modèle dynamique selon lequel, d'une part, les œuvres actuelles «marquantes» sont traduites et, d'autre part, un retour en arrière est entrepris pour traduire les «classiques» du passé, ce modèle ne fonctionne pas encore de l'anglais au français. On est trop occupé au C. L. F., par exemple, avec les romanciers canadiens les plus connus des années cinquante et soixante pour traduire les «classiques» d'avant les années quarante ou les œuvres des jeunes et/ou des nouveaux romanciers. Par contre, le modèle fonctionne *très bien* du français à l'anglais.

Le Théâtre

Je ne m'attarderai pas à la traduction théâtrale de l'anglais au français pour la bonne raison qu'elle n'existe à peu près pas. Ce qui a été traduit jusqu'à présent au Québec l'a été pour des raisons essentiellement égocentriques : ce sont des pièces qui comme *Charbonneau et le Chef* portent sur le Québec ou sur un certain milieu montréalais, comme c'est le cas de David Fennario. Ou alors il s'agit d'une pièce qui a connu un succès international comme *Fortune and Men's Eyes*. Il y a un projet en marche qui consiste à traduire une anthologie de courtes pièces de Sheldon Rosen, Monroe Scott, Garner, Moore et Woods. Et c'est tout. P. Stratford a raison de souligner qu'il se joue régulièrement du théâtre américain ou britannique sur les scènes francophones de Montréal. Il y a donc quelques bons traducteurs ou adaptateurs québécois (Éloi de Grandmont, Michel Tremblay, René Dionne, Michel

Garneau), mais le théâtre canadien n'est pas plus traduit au Québec qu'il n'existe dans l'esprit des troupes ou compagnies francophones.

Par contre, un simple schéma du théâtre québécois traduit en anglais est éloquent :

1940 : G. Gélinas (3 pièces)

1950 : M. Dubé (1), G. Dufresne (1)

1960 : M. Tremblay (11), R. Gurik (3), M.-C. Blais (1) et M. Garneau (1)

1970 : J. Barbeau (4), J. Daigle, R. Lepage, S. Mercier, Simard et D. Boucher, *La Nef des sorcières*. J. Marchessault.

Les années soixante et surtout soixante-dix représentent à peu près la seule période où la traduction est active (16 auteurs sur 19, 30 pièces sur 36). Tremblay, Barbeau et Gurik comptent à eux seuls la moitié de toutes les pièces traduites. Les seules exceptions à la règle sont les 3 titres de G. Gélinas, une pièce de Dubé (sur la trentaine qu'il a écrite) et une autre de G. Dufresne. Depuis 1977, 12 nouveaux auteurs et autant de pièces ont été traduits ou sont en train de l'être. Cela fait plus que doubler le nombre de dramaturges traduits avant 1977.

C'est de ce côté que semble résider l'avenir de la traduction théâtrale du français à l'anglais, c'est-à-dire chez les jeunes auteurs responsables du dynamisme actuel du théâtre québécois. Parmi les traductions récentes, je note en particulier quelques auteurs qui attirent l'intérêt des traducteurs : Denise Boucher (*Les Fées ont soif*), *la Nef des sorcières* (écrite en collaboration par des femmes), Jovette Marchessault. S'agit-il d'une tendance nouvelle ou d'une mode qui passera? Après les romancières G. Roy et M.-C. Blais, après les poètes A. Hébert et N. Brossard, voilà que des femmes s'imposeraient au théâtre. M.-C. Blais est la seule à avoir été traduite avant ces dernières. Pourquoi pas F. Loranger ou A. Hébert? Et pourquoi une seule pièce de M. Garneau ou de Dubé? Pourquoi aucune de Jean-Claude Germain ou de Jacques Languirand, de Réjean Ducharme ou de Carrier?

Il faut avouer qu'en ce qui concerne le théâtre le modèle de traduction ne fonctionne pas, car la problématique n'est pas du tout la même que pour la poésie ou le roman. L'actualité du sujet et le succès auprès du public sont les deux grandes lois quand il s'agit

de traduire du théâtre. Je ne vois donc pas l'intérêt de remonter dans le passé et de traduire des drames de Louis Fréchette, des boulevards d'Yvette Mercier-Gouin, le théâtre religieux de Rina Lasnier ou le théâtre littéraire de P. Toupin, A. Langevin, J. Ferron, A. Laurendeau ou F.-A. Savard. Mais le jeune théâtre québécois a toutes les chances d'attirer des traducteurs ou des adaptateurs de Toronto ou de Vancouver.

L'Essai

Dans la catégorie «essai», j'exclus ce que j'appelle les «livres pratiques» (livres de cuisine, bricolage, sport, etc.) et je fais des tableaux distincts pour les biographies, les livres d'histoire ainsi que les œuvres d'histoire et de critique littéraires.

L'essai est le genre qui donne lieu au plus grand nombre de traductions de l'anglais au français. Fait exceptionnel, il se fait même un peu plus de traductions d'essais canadiens que d'essais québécois. Sur les 118 auteurs et les 116 livres que j'ai répertoriés, 90 % des premiers et 80 % des seconds appartiennent aux années soixante et soixante-dix. La traduction de l'essai canadien au Québec est donc un phénomène récent, concentré sur une quinzaine d'années tout au plus. C'est aussi un phénomène qui prend de l'ampleur au fur et à mesure qu'on avance dans les années soixante et soixante-dix. Depuis 1977, 50 % des auteurs et 42 % des livres ont été traduits, ce qui signifie que le nombre total d'essais traduits a presque doublé en cinq années seulement. Il n'y a aucun essayiste canadien du XIX^e siècle dans mes listes, 7 de 1900 à 1950 et 4 dans les années cinquante. Enfin, je compte très peu de têtes d'affiche (au contraire de la poésie, du roman ou du théâtre) : 7 livres de McLuhan (traduits en partie en France, en partie au Québec), 3 de N. Frye (ce qui est peu) et de Karl Stern, 2 de Peter C. Newman, M. Barbeau, Stanley Ryerson, W. Bovey et M. Dennison. Tous les autres auteurs (110 sur 118) n'ont qu'un livre traduit.

C'est à peu de choses près la même situation qui prévaut du français à l'anglais. Il s'agit d'un domaine important de traduction: le nombre d'essayistes québécois traduits (91) dépasse le nombre de romanciers (67). Et si j'inclus les biographies, les livres d'histoire, les œuvres d'histoire et de critique littéraires, il y a autant d'essais québécois traduits que de

romans (158 titres dans les deux cas); 80 % des auteurs et des livres sont des années soixante et soixante-dix. Comme du côté québécois, il s'agit d'un phénomène récent, qui ne remonte pas beaucoup plus loin que la révolution tranquille. C'est également un phénomène qui prend de l'ampleur plus on avance dans les années soixante et soixante-dix : le nombre total d'essayistes et d'essais traduits a doublé depuis 1977. Enfin, comme je l'ai observé pour les essayistes canadiens, il y a peu d'auteurs avant les années soixante – une quinzaine dont 4 au XIX^e siècle – et peu d'auteurs-vedettes : S. Chaput-Rolland (4 titres), P.-E. Trudeau et P. Vallières (3 titres chacun), L. Groulx, R. Duhamel, Borduas, N. Kattan, A. Laurendeau, R. Lévesque, L. Bergeron et V.-L. Beaulieu (2 titres).

Comme pour le théâtre, le modèle de traduction ne fonctionne pas avec l'essai. Il y a sans aucun doute nombre d'essayistes du XIX^e et de la première moitié du XX^e siècle dans les deux corpus qui sont importants pour comprendre le Québec et le Canada d'aujourd'hui, mais peu d'entre eux sont traduits. Je ne prendrai que les essayistes québécois comme exemple. Un livre et un choix d'articles de Groulx ont été traduits et les écrits de Borduas sont en train de l'être, mais on peut penser à une dizaine d'autres noms avant 1960 : Mgr. Bourget, A. Gérin-Lakoie, A. Buies, H. Bourassa, E. Minville, O. Asselin, É. Montpetit, F. Hertel, P. Baillargeon, R. Charbonneau. Et dans les années soixante, je constate qu'il y a des essayistes de la génération de *Cité libre*, de *Liberté* ou de *Parti pris* qui ont été peu traduits (c'est le cas de M. Rioux, F. Dumont, J.-C. Falardeau, H. Aquin, M. Lalonde, P. Chamberland) ou pas traduits du tout (M. Brunet, P. Vadeboncoeur, J. Godbout, M. van Schendel). La grande loi de l'essai comme du théâtre est celle de l'actualité et je doute que dans les années à venir on traduise beaucoup plus d'essayistes du passé québécois. La traduction de l'essai contemporain dans les deux langues devrait par contre continuer de connaître un essor considérable.

Un mot avant de conclure sur d'autres catégories de livres que P. Startford et John O'Connor classent parmi les essais : les biographies, l'histoire, l'histoire et la critique littéraires. Les statistiques que j'ai compilées montrent qu'il s'est fait deux fois plus de traductions de biographies de l'anglais au français (24 auteurs et 24 titres) que du français à l'anglais (11 auteurs et 11 titres). Mais il faut ajouter que la moitié des livres canadiens

traduits ont comme sujet des hommes québécois : des politiciens comme Trudeau (2), Duplessis (2), Laurier, Lévesque, Ryan, Drapeau, des héros du sport, de la médecine, de l'histoire comme Jean Béliveau ou Riel. Du français à l'anglais, les biographies d'hommes politiques occupent aussi le 1^{er} rang, suivies des héros populaires et d'autobiographies. En ce qui concerne l'histoire, il y a à peu près autant de livres traduits de l'anglais au français (16 auteurs, 23 titres) que du français à l'anglais (16 auteurs, 27 titres). Les historiens canadiens qui ont étudié la Nouvelle-France, le Canada français ou le Québec sont privilégiés en traduction québécoise : Stanley Ryerson, Mason Wade, William John Eccles, Terry Copp, Jacques Monet. Quelques-uns des historiens québécois les plus connus sont traduits au Canada, ceux d'une autre génération (G. Lanctôt, G. Frégault, M. Trudel) comme les jeunes (Linteau, Durocher et Robert) et les moins jeunes (F. Ouellet).

La traduction des livres d'histoire et de critique littéraires est un domaine dans lequel on ne fait que commencer à investir. De l'anglais au français (7 auteurs et 7 titres), on a traduit des livres de N. Frye, de J. Warwick, la volumineuse *Literary History of Canada* et, dernièrement, des études de R. Sutherland et Ben Shek. La moitié de ces livres porte sur la littéralité québécoise. Au Canada, G. Sylvestre et G. Tougas ont été traduits dans les années soixante et Larry Shouldice a publié une anthologie d'une dizaine d'articles (essais, critique ou théorie littéraires). On est présentement à traduire l'étude de C. Moisan sur des poètes canadiens et québécois modernes et le panorama d'André Bourrassa sur le surréalisme et la littérature québécoise.

En conclusion, l'image qu'on se fait de la littérature québécoise au Canada, à travers le corpus littéraire traduit, serait à peu près la suivante. D'abord, le fait essentiel à comprendre, c'est que la véritable «découverte» par certains Canadiens de la culture et de la littérature québécoises a lieu dans les années soixante, à l'occasion de ce qu'on a appelé la révolution tranquille. Or mon étude statistique m'amène à conclure que les années soixante servent de base, de norme, de mesure, de point de référence pour traduire la littérature québécoise. Et ce n'est pas une coïncidence si la traduction littéraire se développe vraiment au Canada à partir des années soixante, je disais surtout durant la période 1965 à 1975, les événements d'octobre 1970 jouant le rôle d'un catalyseur. Dans la poésie, dans le roman, on

traduit massivement les œuvres publiées dans les années soixante, puis le retour en arrière – les années cinquante, quarante et au-delà – s’effectue à partir d’une vision, d’une conception de la littérature bien ancrée dans les années soixante³. De même, l’essai et le théâtre québécois sont littéralement nés au Canada, grâce à la traduction, à compter des années soixante pour l’essai et des années soixante-dix pour le théâtre.

De l’anglais au français, mon étude démontre que le modèle ne fonctionne pas, sauf pour la traduction du roman et, en partie, pour la poésie. Le lecteur québécois, même «cultivé», ne connaît pas les poètes canadiens, il commence à peine à connaître quelques romanciers et romancières, il a lu les essais de N. Frye et de M. McLuhan à cause de leur réputation internationale, mais il ignore tout de l’existence d’un théâtre canadien. La raison en est bien simple, même si elle peut être dure à accepter : les Québécois en général n’ont pas encore découvert, reconnu, admis la possibilité d’une culture et d’une littérature canadiennes⁴. C’est peut-être ce qui explique que dans la traduction de l’essai, du théâtre, des biographies, des livres d’histoire ou de critique littéraire, la réaction instinctive est foncièrement égocentrique : on ne traduit bien souvent que ce qui intéresse directement le Québec.

Je termine en donnant deux exemples concrets de la conception qu’ont des Québécois «cultivés», en 1982, de la culture et de la littérature canadiennes (ou en tout cas «anglo-québécoises»). Lors d’un récent spectacle «interculturel» organisé à Montréal par l’Union des écrivains du Québec et où les communautés arménienne, vietnamienne, grecque, haïtienne, italienne, juive, portugaise, polonaise, amérindienne et latino-américaine étaient représentées par des écrivains, des chanteurs, des gens de théâtre, d’abord les écrivains eux-mêmes et les critiques, sinon le public, ont boudé le spectacle; ensuite, la communauté

³ Je cite deux exemples de ma thèse parmi bien d’autres. Il n’y a qu’à voir de près les écrivains québécois dans *The Oxford Companion to Canadian Literature* (1967 et 1973) et dans *Quebec Literature in Translation: A Resource Guide for the Teaching of Canadian Literature* (The Quebec Work Group, 1977).

⁴ Et l’on peut se demander comment ils pourront le faire avant que les Canadiens eux-mêmes affirment sans équivoque l’existence de leur culture et de leur littérature.

«anglo-québécoise» était représentée par *une* poète, Robin Sarah, qui a lu deux textes anglais, relus dans leur traduction française par le poète Michel Beaulieu. Deuxième exemple : le volumineux *Guide culturel du Québec* publié récemment par Boréal Express sous la responsabilité de L. Gauvin et L. Mailhot accorde 3 pages aux «Traductions» et 7 pages (sur 500!!) à la «Littérature anglophone du Québec» (dans un chapitre de 30 pages intitulé «Cultures au pluriel»). J’y apprends *entre autres* que : «... en 1980, la somme des traductions littéraires atteignait 130 titres en anglais et 58 en français» et qu’il y a – comptez bien! – 7 poètes anglophones au Québec (Cohen, Dudek, Glassco, Jones, Klein, Layton, Scott), 5 romanciers (Blaise, Hood, Leacock, MacLennan, Richler) et *un* dramaturge (Fennario). Les optimistes me diront sans doute qu’au point de vue reconnaissance d’une culture et d’une littérature «canadiennes» par les francophones, c’est quand même un progrès par rapport à ce qui existait auparavant...

Source : Richard Giguère, «Traduction littéraire et "image" de la littérature au Canada et au Québec», dans Camille La Bossière (dir.), *Translation in Canadian Literature*, Ottawa, Presses de l’Université d’Ottawa, coll. «Reappraisals: Canadian Writers», 1983, p. 47-60.